

## Le Transmongolien, un monde roulant hors du temps

**Rester en rade sur un quai est source d'incertitudes, parfois d'angoisse. Quand un contretemps se transforme en une succession de moments forts, l'angoisse est vite oubliée. On apprécie alors les multiples morceaux de vies dont on est témoin.**

**Le récit d'un moyen inattendu de vivre des rencontres surprenantes et mémorables**



Imaginez que vous êtes à Beaune où vous avez voulu voir les Hospices. Vous avez en poche un billet de train Marseille-Paris, que vous voulez changer pour un Beaune-Paris. Au guichet, une charmante vendeuse vous dit : "Impossible ! vous avez acheté votre billet à Marseille, il faut que vous retourniez là-bas pour le changer !" Absurde, n'est-ce pas ?

Transposez maintenant cette situation sur la ligne Beijing-Oulan-Bator et vous comprendrez mon soulagement lorsqu'à Datong (environ 350 km de Beijing), après des heures de pourparlers en sino-franco-mano-anglais, je monte dans le train pour Oulan-Bator, sans avoir eu à revenir sur Beijing et, de plus, escortée par le chef de gare en personne !

La Mongolie est à 24 heures de là. bercée par le roulis du train, je discute avec les autres passagers, occidentaux en ce mois d'août ou mongols de retour de Chine, où ils ont fait leurs achats. Je reste des heures le nez collé à la vitre, hypnotisée. Le paysage est parfaitement bicolore et plat : un sol ocre et caillouteux, un ciel bleu uni, séparés par une ligne d'horizon, tirée au cordeau.

Le train prend du retard : "un incident sur la voie !". L'arrivée tardive à Oulan-Bator fait partie de ces images que l'on garde inconsciemment en mémoire et qui reviennent parfois, l'air de rien et sans s'annoncer, avec leurs cohortes de couleurs, d'odeurs et de sensations. Par une nuit claire de pleine lune, les lumières des premiers wagons serpentent entre d'immenses dunes, au détour desquelles des lumières annoncent la capitale mongole.

### **Dans les steppes mongoles, de surprise en surprise**

Comme d'habitude, la chance me sourit et je trouve rapidement des coéquipiers pour louer un minibus russe Ouaz pour huit jours dans les steppes avec pour destination Moron, quelque part au nord-ouest d'Oulan Bator. Yacks, chameaux, chevaux sauvages, marmottes, épidémie de peste à Tseterleg, ovoos, panne de voiture, chants diaphoniques, le téléphone portable d'un moine bouddhiste de Karakorum qui sonne en pleine cérémonie, regards interrogateurs des Mongols devant nos tentes, douceur d'une nuit en yourte après une nuit sans sommeil dans la tente transformée en igloo, ramassage de bouses séchées pour la préparation du dîner du soir, rires des enfants avec qui on fait des cabrioles devant les eaux bleutées du lac de Tsagaan Nuur, chaleur réconfortante du thé salé au beurre, fromages séchés, marmotte... rôtie, je fais une incursion hors du temps, dans une autre dimension dont je vais avoir du mal à sortir.

À Moron, c'est la rentrée des classes. Les garçons sont en uniforme, les petites filles portent un tablier et ont des bantikis (gros nœuds, vestiges de la mode soviétique) dans les cheveux. Ils arrivent, qui en moto, qui en charrette, qui à cheval, accompagnés par leurs parents habillés de del (habit traditionnel en feutre), portant des coiffes brodées, faisant ressortir leurs pommettes rougies, et des bottes en cuir aux motifs colorés. Je vais de surprise en surprise et passe la nuit dans une chambre au décor rococo : porte dérobée, miroirs, murs rouge, cadres dorés et travaillés. Qui a osé, ici ?

Le temps passe et il me faut rejoindre la Russie. 450 kilomètres, soit 15 h de bus et 5 h de train plus tard, j'arrive à Darkhan, ville située entre Oulan-Bator et la frontière avec la Russie. Il est une heure du matin, c'est vendredi, le Beijing-Moscou doit passer là dans deux heures environ. J'ai le temps d'acheter mon billet pour Moscou, en espérant qu'il y aura de la place.

Patience ! La gare est bondée. Je fais docilement la queue. Quand vient mon tour, la sentence tombe : "Impossible, il est passé hier !" Dans mon passage hors du temps, j'ai perdu 24 h ! Il faut que je remonte mentalement jusqu'à mon départ de Chine, que je revive chaque journée pour reprendre le cours normal du calendrier et réaliser que nous sommes samedi. Qu'à cela ne tienne. Je contrôle le tableau d'affichage et refais la queue : "un billet pour Irkoustsk pour le train de 2 h 30". Le coup de grâce, cette fois : "Impossible, on ne vend pas de billets internationaux, ici.

Retournez à Oulan-Bator !" Cela me rappelle étrangement une situation pas si lointaine que ça... Abasourdie, je refais la queue. J'insiste. J'accable d'injures les Mongols pressés qui me bousculent sans pitié, en espérant qu'ils ne comprennent pas le français. Je fais quatre fois la queue pour que la vendeuse s'intéresse un minimum à mon cas. Excédée, elle appelle "la" chef de gare. Palabres et explications. Cette dernière me donne enfin la solution : "attendez le train et voyez directement avec la provodnitsa (responsable de voiture), c'est comme ça que cela se passe ici". J'attends sagement. Un groupe de jeunes lycéens en partance pour la steppe, le temps d'un week-end, m'assaille. Discussion en anglais et en russe. Leurs espoirs : faire des études de commerce à Oulan-Bator, Paris, la France, voyager ou rester dans les steppes, mère patrie. Le train arrive. Adieux et bonne chance...

J'explique ma situation à la provodnitsa, une jeune blonde peu maquillée et mince. Imperturbable, un "niet" tranchant me coupe la parole. Tant pis, je vais aller voir le wagon suivant. Pas de wagon suivant. Un seul va jusqu'à la frontière. Les autres sont détachés en cours de route. Je retourne voir la provodnitsa. "Niet et re-niet". Palabre qui tient plus du monologue : insensible à ma situation, le regard bleu glacé, elle ne prend même pas la peine de discuter. Je renonce et m'éloigne. Je vais devoir passer les dernières heures de la nuit dans le dortoir de la gare. Cela ne m'enchantait guère. Je me retourne vers elle, l'air suppliant. Rien n'y fait. Je fais 50 mètres lorsqu'elle me rappelle : il y a une place libre, a priori jusqu'à la frontière, mais il se peut que je fasse une partie du trajet dans le couloir. Parfait !



### **Corruption de fonctionnaire et passage de frontière très arrosé.**

Elle me montre ma couchette en m'expliquant qu'elle ne peut pas me louer de drap. Pas grave, je m'endors aussitôt à même les matelas en me demandant, dans un dernier moment de lucidité pourquoi il y en a deux ! Le reste de la nuit passe et je me réveille à la frontière. Je paie le bout de chemin que je viens de faire et apprends que je peux rester dans le train jusqu'en Russie. Nous passons la frontière, sans encombre pour moi : "Ah, la Française, c'est donc vous !" Je paie la deuxième partie du voyage, change au noir mes derniers togrogs (monnaie mongole) dans la cabine de la provodnitsa qui me

propose un cours honnête, paie la troisième partie du voyage jusqu'à Irkoutsk et loue une paire de drap ! Je retourne, ravie, rejoindre mes trois baba (grand-mères) kirghizes qui squattent à elles toutes seules la quasi-totalité du compartiment : thermos, saladiers, bols, des cartons entiers de matériels sont entassés, laissant une place plus que réduite pour mon sac à dos et moi. Elles passent six mois de l'année en Mongolie où elles travaillent pour leur cousin Nassim qui a un restaurant de chachliki à Oulan-Bator et six mois en Kirghizie. Le passage de la frontière est plus compliqué pour elles. Le douanier les informe que le voyage s'arrête là pour elles et leur marchandise. Discussion avec des arguments peu crédibles "des cadeaux pour la famille, vous savez, en Kirghizie, les familles sont nombreuses", suivie d'une tentative de corruption en direct "mozjno govorit" (On peut s'arranger ?) Tout le monde semble avoir oublié ma présence. Le contrôleur est subitement appelé à l'extérieur. Je ne sais pas si elles ont payé et combien, mais en tout cas, je me retrouve quelques minutes plus tard, un verre de vodka à la main "pour le bon déroulement du business". Notre deuxième toast "pour l'amitié entre les peuples" est interrompu par l'arrivée d'une quatrième Kirghize qui, d'un air entendu, soulève le drap de la couchette de ma voisine. J'ai la réponse à ma question : à la place de son matelas, elle a des dizaines de rouleaux de tissus. Deux d'entre elles disparaissent avec des rouleaux sous le bras. Elles reviennent les mains vides pour le troisième verre "pour ces ânes bâtés de médecins qui ne comprennent pas que la vodka est le remède universel à tous les maux", un quatrième "pour la Française qui connaît l'Asie Centrale, et que l'on peut marier dans les 10 jours, si elle veut bien nous suivre au pays", un cinquième "parce que le monde est petit : la petite Française connaît le cousin Nassim pour avoir mangé un plov (spécialité à base de riz et de viande) dans son restaurant, il y a deux à trois semaines"... Et ainsi de suite, entrecoupé de zakouski à base de mouton enrobé de graisse froide, de cornichons, de thé et de pain noir, jusqu'à Oulan-Oude où - enfin pour mon foie - elles descendent.

Dans la soudaine quiétude de mon compartiment, je pense à notre TGV et à tout ce que la vitesse nous fait perdre d'histoires, de vies et de rêveries, de paysages et de visages.

Et si je rentrais à Paris en omnibus ?